

Compte-rendu du Café Géo

« Nature et religion : une sacrée géographie ! »

B. Sajaloli

MCF Université d'Orléans
Laboratoires CEDETE et ENeC

**Orléans, Bar l'Atelier
Mardi 13 novembre 2007**

Ecologie et religions sont au centre de biens des débats contemporains comme en témoigne la revue de presse présentée à la salle. Cette actualité participe d'une rencontre entre, d'une part, le souci croissant que les différentes institutions religieuses manifestent pour la « sauvegarde de la création » et, d'autre part, l'ampleur de la diffusion des thèmes à connotations religieuses et spirituelles au sein des différents du mouvement écologiste. Il s'ensuit des débats très polémiques, mais très féconds, dans lesquels, pourtant, la nature est comme tenue à distance. L'objectif de cette sacrée géographie est donc d'appréhender de manière tangible et territorialisée les liens entre Nature et religions.

En France, les premières recherches d'envergure sur les relations entre religion et écologie ont débuté en 1990 avec Lucien Chabason, chargé de mission auprès du ministre de l'Environnement, qui a déterminé une relation pertinente entre l'écologie et les religions au moyen d'outils sociologiques.

D'une côté, l'église catholique, par le truchement de l'ONG consultative Pax Christi, engage dans les mêmes années une réflexion portant sur les fondements religieux de la protection de la nature et du respect de l'environnement. Marquée par la conférence de Rio, soutenue par les prises de position de Jean Paul II, cette ONG fournit un argumentaire solide pour l'intervention de l'église catholique dans le débat public. Il s'ensuit une production d'ouvrages assez abondante, explorant les liens entre Dieu et l'écologie, bien vite relayée par la presse catholique à fort tirage. Cet intérêt se marque aujourd'hui par l'existence de réseaux très actifs, influents et bien représentés aux niveaux européen, national, régional et local. Le processus œcuménique « Justice, paix et sauvegarde de la Création », le réseau European Christian Environmental Network (Ecen), les semaines sociales de France qui ont rassemblé en novembre 2007 les catholiques autour du thème du développement durable, les nombreuses actions locales à l'échelon départemental (cf Chrétiens et écologie dans le Loiret), relayées au niveau français par des personnalités charismatiques comme Jean Marie Pelt, montrent l'engagement des catholiques en faveur de la défense de l'environnement. De même, les Protestants, chez lesquels la sensibilité à l'environnement est plus ancienne et plus lisible, ont fortement influencé les mouvements écologistes à l'instar de Jean Luc Bennahmias, fils et frère de pasteur et fondateur des Verts en 1984, à l'image de Noël Mamere et Josée Bové qui opèrent la filiation entre leur sensibilité écologiste et l'influence de quelques grandes figures intellectuelles protestantes comme Jacques Ellul. Enfin, le scoutisme, commun aux deux sensibilités chrétiennes, est un apprentissage au respect de la nature.

D'un autre côté, les milieux écologistes, et notamment les tenants de la « deep ecology », en sacralisant la nature ont également contribué à rapprocher le naturel du religieux, notamment par le biais du culte de la déesse Gaïa. Cette resacralisation de la nature vient en partie de l'hypothèse avancée par Lovelock en 1969 selon laquelle la matière

terrestre vivante fonctionne comme un vaste organisme, appelé Gaïa, la déesse grecque, possédant une auto-régulation qui adapte en permanence la planète à ses besoins.

Par adhésion ou rupture, il s'ensuit là encore une production scientifique, émanant aussi bien de naturalistes que de sociologues ou de théologiens, qui tente, sur un plan planétaire, de démêler profane et sacré. On pense bien sûr aux polémiques actuelles opposant Dieu à Darwin, la Religion à la Science, le Créationnisme à l'Evolutionnisme, la Foi à la Raison. Ces débats, souvent très polémiques (je pense notamment aux accusations de Lynn White contre les Chrétiens jugés responsables de la crise environnementale), sont aussi très riches et très féconds.

Néanmoins, dans ces trois courants de recherche, la nature n'est abordée que sur les plans culturels et religieux. Paysages, cortèges floristiques, populations animales ne sont guère mentionnés ; de même, les influences de la spiritualité, celles des pratiques et croyances religieuses sur le façonnement des paysages ne sont jamais évoquées. En bref, s'il s'agit, souvent de manière polémique, de démêler les liens entre religion et écologie, la nature est, en tant que telle, toujours tenue à distance. Notre recherche actuelle est donc de l'appréhender, de manière tangible et territorialisée, comme une des résultantes de la confrontation entre spiritualité et aménagement de l'espace. Empoignant un thème délicat, ce Café Géo se veut avant tout prospectif : il présente davantage des pistes de recherches que des résultats généralisables.

Il est évident que la géographie des phénomènes religieux, et plus généralement la géographie du sacré et du symbolique, est en plein essor. Pourtant, force est de constater le faible secours des travaux géographiques pour éclairer notre sujet dont la principale hypothèse réside dans l'existence d'un rapport spirituel à la nature suffisamment intense et spécifique pour induire des décisions de gestion territoriale s'inscrivant dans les paysages. En d'autres termes, il s'agit, en adoptant une lecture culturelle de l'environnement, d'explicitier le rapport de l'homme à la nature et de dévoiler de manière concrète, c'est-à-dire spatiale et biogéographique, en quoi la dimension religieuse est créatrice de paysages naturels. Plus précisément, nous tentons de comprendre comment s'élabore la relation de type métaphysique avec la nature. Les gestionnaires des milieux naturels aménagent-ils, parfois à leur insu, l'espace d'une manière que l'on pourrait qualifier de religieuse ? Dans cette logique, repère-t-on une nature catholique, protestante voire musulmane ou juive ? En somme, le sentiment religieux est-il à même d'influencer le choix des gestionnaires ?

Bertrand Sajaloli

MCF Université d'Orléans
Laboratoires CEDETE et ENeC

Compte-rendu du débat avec la salle (100 personnes environ)

La salle. De votre discours me vient une remarque sur les liens entre sacré, nature et géographie. Je pense qu'on les retrouve beaucoup plus fortement dans les sociétés «extra-françaises» et «extra-européennes». Je pense aux études conduites en Océanie, traitant des notions de territoire articulées sur le sacré. Je pense au programme de l'UNESCO qui parle des sites sacrés et qui fait intervenir le religieux comme terme culturel dans la gestion de l'espace. Cela m'amène à une question. Est ce que dans les sociétés françaises et occidentale, qui sont très marquées par le christianisme, l'entrée par la religion chrétienne ne fait qu'expliquer des détails mais pas l'essentiel, vu la moindre place que la religion, la culture spirituelle ont pris dans ces sociétés?

B. Sajaloli. Quand on regarde aujourd'hui, il est évident que le façonnement des paysages français, surtout s'ils sont productifs, répond à des logiques dans lesquelles la spiritualité est assez ténue. En même temps, ces matrices paysagères sont largement héritées des époques médiévale et moderne qui ont donné les grands cadres. Ces derniers semblent assez marqués par cette emprise de la chrétienté et par le rapport à la nature qu'elle institue. Je vous renvoie notamment au bel et vieil ouvrage de Pierre Deffontaines, « Géographie et religions », paru en 1948 chez Gallimard, dans lequel l'auteur analyse la marque de la religion sur l'habitation, le peuplement, les vies agricoles et industrielles, la circulation et les genres de vie.

Les zones humides nous fournissent un exemple caractéristique. Partout championnes de la productivité primaire, elles devraient être également universellement les championnes de la mise en valeur des milieux si l'on raisonne en termes de potentialités économiques et écologiques. Mais si c'est le cas des rizières dans le monde asiatique, les zones humides sont au contraire délaissées et souvent marquées par un moindre développement en occident. Ce qui a empêché la mise en valeur des zones humides européennes, c'est une vision héritée de Descartes mais aussi présente chez les Physiocrates et dans tous les milieux catholiques de l'époque qui fait de « l'organique » le véhicule des turpitudes, des comportements amoraux et des pratiques démoniaques, une vision qui fait du contrôle de la nature par l'homme une marque du dessein de Dieu.

La Sologne a été une terre de croyance animiste comparée à la Bretagne. Alors est-ce que c'est le cadre naturel qui crée les croyances?

Si l'on prend les grandes régions de sorcellerie française, on retrouve en effet les principales zones humides de notre pays. Mises à l'écart de la chrétienté, ces régions ont souvent servi (et servent en partie encore) de refuges à des pratiques animistes. A cet égard, il est aussi frappant de voir que leur bonification, c'est-à-dire leur assèchement pour reprendre les termes du XIX^e, s'est accompagné d'un renforcement de l'ordre catholique. En Sologne, par exemple, l'action de l'évêque Dupanloup est très perceptible non seulement dans l'éducation des âmes mais aussi dans la gestion des grandes propriétés aristocratiques. La religion catholique y avance au même rythme que les arbres et le drainage des terres.

Que ce soient pour les protestants ou les catholiques, la nature est plutôt un objet de gestion. Mais je n'ai pas l'impression qu'il y a une finitude. Il y a l'homme et la nature. L'homme n'est pas la nature.

Dans la Genèse, le récit élohiste de la Création (Gn 1, 1 à Gn 2, 4a), offre quelques clés de réponses à cette question. Le Sixième jour, il crée l'homme et la femme qui sont « à l'image et à la ressemblance de Dieu » (Gn 1, 26). Cela présuppose qu'il y a un rapport homme-nature et que d'une certaine manière ce n'est pas que l'homme n'appartient pas à la nature mais qu'il est par rapport à cette nature investi d'une mission particulière. Dieu confie la nature à l'homme pour qu'il la gère : « Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Eden pour le cultiver et le garder » (Gn 2, 15). Ainsi, l'homme par son action sur la nature parachève la Création. Il est au centre de la gérance, non pas comme dominateur, mais comme rouage principal du système « Création = homme + nature ». Selon l'argumentation théologique et spirituelle pour défendre la nature (voir à cet effet l'ouvrage de René Coste 1994, Dieu et l'écologie), l'homme n'est pas humain sans le respect de la nature, il est en contradiction avec sa foi

s'il contribue à la dégradation de l'environnement.

Éclairage intéressant que vous avez apporté et puis cela confirme, quand on creuse un petit peu, l'histoire de l'aménagement des paysages. On pourrait quand même insister sur le rôle des moines qui ont aménagé les paysages d'un certain nombre de régions françaises. Par exemple, les monastères qui se sont installés dans des endroits qui étaient complètement inhabités, hostiles. Je pense aussi au fait que les moines recherchent des lieux qui étaient isolés pour se rapprocher du Créateur.

Quand on regarde les représentations de la nature par la chrétienté, il y a des images qui reviennent : la montagne, le désert et les zones humides. Pour les zones humides, on est dans une forme de désert, de zones peu fréquentées, propices au recueillement et participant d'une proximité plus grande avec le Créateur. Mais, en même temps, Jean Leroux-Dhuyz, membre de l'académie d'architecture et président de la chambre européenne des abbayes et sites cisterciens, dit que si l'on trouve les cisterciens dans les zones humides, c'est avant tout que l'on ne les voulait pas ailleurs. On doit évidemment invoquer idéal cistercien de retrait du monde et de communion avec la nature mais n'oublions pas qu'ils ont investi les seules terres restées vacantes. En outre, le paradoxe des cisterciens arrivant dans ces zones humides, c'est que grâce à leur génie organisationnel, ils sont arrivés à une telle maîtrise de l'eau que ce sont les premiers assécheurs des zones humides. Le recul de ces milieux naturels au Moyen Age est donc en partie dû à ces moines cisterciens.

Je suis agronome et j'interviens sur le terrain de l'environnement. Je vois des agriculteurs de la région Centre, région où l'on exploite assez intensivement et de façon chimique. Cela fait un an et demi que je suis un groupe d'agriculteurs, associations d'élus et un certain nombre d'autres acteurs... et je suis frappé de voir le questionnement suivant : mais qu'est ce qui se passe, les oiseaux disparaissent, la nature s'appauvrit complètement. Là, on commence à parler de l'environnement et on cherche à préserver un certain nombre d'espèces d'oiseaux... On se pose des questions pour y arriver. On voit donc un désir de préserver l'environnement et ce désir devient de plus en plus fort.

Récemment, j'ai observé qu'il existe des relations entre le monde « bio » (agriculteurs, apiculteurs, éleveurs intégrés dans les réseaux de l'agriculture biologique) et un engagement chrétien. En région Centre, près de la moitié des exploitations bénéficiant de la norme AB sont tenues par des personnes fortement engagées dans leur foi. Il y a donc un lien, dont il faut bien sûr comprendre la nature, entre spiritualité et modes de valorisation de l'espace, entre religion et paysages. Mais ce lien est subtil et parfois non entièrement conscient chez les agriculteurs eux-mêmes. A l'évidence, il ouvre de passionnantes perspectives de recherche.

Je suis perplexe sur ce lien entre nature, écologie et religion, surtout chrétienne. De plus vous parlez avant tout de chrétienté. Vous avez très peu parlé de l'islam. Je crois que si une religion s'intéresse à l'écologie, elle le fait de manière complètement circonstancielle. La religion à la base ne s'intéresse pas à l'écologie. La nature, pour la religion, n'est qu'un objet ; seul l'homme la préoccupe. Si les problèmes écologiques actuels doivent ramener les hommes vers plus de spiritualité, n'est-ce pas vers quelque chose de plus animiste, et moins vers la chrétienté ?

Ce dont on parle est récent. Le culte de la déesse Gaïa n'a tout au plus que deux décennies et n'a pas fait des milliers d'émules. Si de nombreuses pratiques spirituelles, animistes ou apparentées, gravitent autour d'une proximité particulière avec la nature, je ne suis pas sûr que leur influence ait été grandement raffermie par la crise environnementale actuelle. De même, au sein de l'Église catholique ce message environnemental est relativement nouveau. S'il implique quelques hauts dignitaires, je pense notamment à Mgr Stenger, évêque de Troyes, il a du mal à percer dans les plus petites paroisses et dans les communautés chrétiennes. Il ne faut donc pas en exagérer la portée. Mais, on a vu les institutions chrétiennes, et plus généralement religieuses, prendre fermement parti en faveur des grandes causes environnementales, quitte, parfois, à braver le pouvoir en place. Il ne faut pas non plus, sous prétexte d'un légitime sentiment anti-religieux, en méconnaître l'existence.

C'est un problème actuel sur lequel l'Église doit se positionner, comme elle doit se positionner sur toutes les questions de société. Donc c'est normal que les magazines chrétiens fassent leurs couvertures là-dessus. C'est aussi une manière pour l'Église de retrouver une lisibilité sociale, un élément qui lui permet de durer.

Bien sûr que l'Église fait feu de tout bois et que son engagement environnemental peut être lu comme un prosélytisme contemporain ! Mais on ne peut pas nier les racines chrétiennes de l'écologie et les liens forts qui existent entre la sauvegarde de la Création et la protection de la nature.

Les grands propriétaires terriens de la zone amazonienne où je travaille sont des personnes très croyantes. Je me pose des questions sur la place de la spiritualité dans la pratique de destruction assez active de cette forêt. À côté de cela, il y a des mouvements catholiques qui sont très actifs pour essayer de trouver des solutions avec les communautés locales pour mettre fin à ces problèmes de déforestation. Au final, je m'interroge sur la place de la spiritualité. N'est pas quelque chose de très anecdotique dans un monde dirigé par des options vénales et économiques ?

Cette question soulève la portée des hypothèses de recherche qui sont les miennes. Mon propos n'est absolument pas de démontrer que les Chrétiens (ou plus généralement les croyants) sont dans l'écologie et le développement durable alors que les non-chrétiens sont à l'origine de toutes les ignominies en termes de destruction de la biodiversité et d'exploitation abusive des ressources naturelles. Le pragmatisme qui est le mien, le doute qui est celui de tout chercheur, m'inciteraient au contraire à multiplier les preuves du contraire. Comme vous, je ne crois pas que la spiritualité occupe une place centrale dans les dynamiques économiques et dans les mises en valeur contemporaines de la planète. Mon propos est ailleurs. Je cherche à démasquer ce qui, dans le façonnement des paysages, dans le choix conscient ou inconscient des modes de valorisation de l'espace, participe d'une dimension spirituelle. En d'autres termes, et pour plagier le titre de l'ouvrage de Serge Moscovici, j'essaie de « réenchanter la nature », de favoriser le surgissement du sacré que nos sociétés pragmatiques ont délibérément dissocié des processus décisionnels les plus quotidiens. Ceci me conduit bien sûr à mesurer combien, dans les matrices les plus intégrées à l'économie mondiale, le sacré est insignifiant, combien dans la plupart des géosystèmes territoriaux, la dimension religieuse est faible. Mais, à l'inverse, cette recherche débouche sur des éléments de compréhension inédits qu'une approche contingente des facteurs en œuvre aurait tenu à distance. Dans cette recherche, le rapport spirituel des sociétés à la nature doit absolument être territorialisé et historisé : il s'agit de se garder de toute généralisation qui pourrait assimiler telle pratique spirituelle à telle autre bonne pratique gestionnelle !

Texte rédigé par Benjamin Gois (AGUO) et relu par B. Sajaloli